

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 10

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Turquie, la Grèce l'acclament tour à tour dans la plupart des grands concerts. De plus, M^{lle} H.-M. Luquiens s'est fait une spécialité des auditions en plein air : à Lausanne (*Festival vaudois*), à Montreux (*Fête des narcisses*), au Havre, à Bulle, à Béziers où elle interpréta entre autres, dans les Arènes, le rôle de Camille, dans la *Gloire de Corneille* de C. Saint-Saëns, sous la direction du grand maître français.

Inlassable, entre ses nombreuses tournées, elle rentre à Paris où elle charme un public d'élite aux Soirées d'Art, aux Concerts de Léry, Rouge, Touche, Berlioz, du Lied en tous pays, avec le Quatuor Mauguière au *Gil Blas*, à *Femina* et dans une quantité de concerts particuliers ainsi qu'à Angers, Lyon, Le Havre, Orléans, Biarritz, Tours, Blois, etc.

Professeur de chant à Paris et à Lausanne, M^{lle} Hélène-M. Luquiens est encore connue pour son dévouement aux œuvres de ses compatriotes : Gustave Doret, Emile Jaques-Dalcroze, Edouard Combe et plusieurs autres, parmi nos compositeurs, ont fait sur ses programmes, à la place d'honneur, le tour de l'Europe. Enfin, en collaboration avec des conférenciers de talent : Camille Mauclair, Léo Claretie, E. Ansermet, G. Jean-Aubry, L. de Flagny, Ami Chantre, etc., elle a traité une quantité de sujets intéressants.

Accueillie avec empressement dans tous les milieux d'art et très fêtée pour son beau talent, M^{lle} Hélène-M. Luquiens est sans contredit une personnalité très en vue.¹

TH. SPOHN.

¹ D'après un article du « Monde musical » (15 mai 1910).

La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

8 Janvier.

Il faut laisser à M. Emile Gutmann qu'il est le plus entreprenant et le plus avisé des directeurs d'agences musicales ; il y met un point d'honneur qui dénote plus encore que l'homme d'affaires entendu, un goût réel pour la musique et un intérêt constamment en éveil ; aussi a-t-il pris, en quelques années, une place prépondérante dans le mouvement des concerts de toute l'Allemagne du Sud. Et ce

n'est pas une réclame que je fais ici : la *Vie musicale* lui est ouverte par ailleurs et je ne suis pas de ceux qu'on paie. Il me plaît simplement de constater que les plus belles fêtes des dernières saisons ont été réalisées ou du moins organisées par son initiative, la semaine Strauss comme le Uraufführung de la VIII^{me} de Mahler, le centenaire Schumann comme le Festival de musique française. Et voici que, sous ses auspices, « le plus moderne des modernes », le viennois Arnold Schönberg fait son entrée officielle en Allemagne ; c'est, en effet, M. Gutmann qui avait annoncé, il y a des semaines déjà, une entière soirée Schönberg à **Munich**, avec le concours du quatuor Rosé et de M^{mes} Gutheil-Schoder et Werndorff, de Vienne. Et c'est uniquement pour ne pas se montrer trop retardataires que les Berlinoises d'une part, et le quatuor du Konzertverein de Munich d'autre part, ont exécuté dare-dare chacun une des œuvres — les moins ardues — du dangereux novateur, ainsi que je l'ai précédemment relaté.

Mais ils ne nous montrèrent pas le vrai Schönberg ; ce n'en était pas même un avant-goût. Il convient vraiment d'offrir un copieux tribut d'éloges aux exécutants du 2 janvier pour avoir assumé la tâche de présenter ces quatuors, chants et morceaux de piano, dont la difficulté de mise au point dépasse tout ce que nous connaissions, et que c'est déjà un mérite de mener à terme sans racroc. A mon humble avis cependant, ce n'est pas par l'interprétation qu'ont brillé ces pièces litigieuses ; le quatuor Rosé me semble une des associations de musique de chambre dont le jeu soit le moins fondu et à qui manque le plus le souffle vivifiant ; en outre, ces musiciens, individuellement très virtuoses, sont desservis par des instruments sans timbre ni sonorité ; j'ai rarement entendu quelque chose de sec et de sourd, de sans âme, comme le violon de M. le Prof. Arnold Rosé. M^{me} Gutheil-Schoder, de son côté, qui est une artiste si accomplie et qui réalise des prouesses d'intonation impeccable, manque désormais de voix et devient, dans le registre de tête, vraiment pénible à écouter. Reste M^{lle} Etta Werndorff, dont la constance confina à l'héroïsme : jouer trois morceaux de piano scabreux dans le brouhaha, devant les accès d'hilarité et malgré les protestations de toute une salle, c'est de la vaillance. C'est bien elle qui eut les honneurs de la soirée : nulle part comme dans ces *Klavierstücke*, op. 11 (1908), les numéros les plus récents de la soirée, M. Schönberg n'avait encore perfectionné sa technique discordante ; je n'ai pas eu jusqu'ici l'heur de considérer cette musique imprimée (bien qu'elle ait paru dans les si jolis et clairs cahiers, et si accessibles, de l'*Universal Edition*), et de prime abord on ne sait vraiment pas que démêler dans ce que l'on entend. M^{lle} Werndorff n'a non plus pas joué par cœur. En revanche, dans les *Lieder*, malgré les effarantes et improbables sautes de voix (plus proches du récitatif wagnérien et straussien que de la monodie debussyste), la musique coule abondante et pleine, avec une richesse d'accords émouvante ou délicieuse. Et puis les *quatuors* sont de grandes et belles œuvres : le deuxième op. 10 (1907-1908) [à une première et unique audition !] avec ses inquiétudes et ses poursuites, son rappel de *Du lieber Augustin* et ses poèmes de Stefan George, peut paraître fragmentaire, décousu, décharné, et ne satisfaire à nos habitudes acquises que par places, par exemple dans le merveilleux prélude au quatrième mouvement : *Entrückung*,

Ich fühle Luft von anderem Planeten,

vraie musique sidérale, filtration de lumière qui descend ; mais le premier, peut-être parce qu'antérieur (1905) et surtout parce que, joué en dernier lieu, nous étions déjà familiarisés, l'op. 7 sans cesser de surprendre par la succession de ses effets, — bribes de motifs, entrées de rythmes de marche (de Rakoczy), départ de sérénades, — en impose absolument par la continuelle invention *mélodique*, l'aisance et la belle venue du flot de l'inspiration, les prodigieux raffinements et les trouvailles de son

écriture. Il n'y a là aucune raison de parler de bluff, d'excentricité, de volonté d'épater le bourgeois, et il n'y a rien non plus qui tende à amadouer l'auditeur. J'ai eu l'impression d'une grande sincérité artistique et d'un encore plus grand don musical. C'est le principe de la dissonance, admise comme une simple « consonance éloignée » : il n'avait pas encore été poussé aussi loin et il empiète parfois cruellement sur le degré d'éducation actuelle de nos oreilles ; mais physiquement et historiquement, le principe est exact. Aucune comparaison à établir avec l'école debussyste ; il ne s'agit pas ici de clichés, mais d'application logique de règles et M. Schœnberg, qui a écrit aussi un *Traité d'harmonie*, croit que « dans notre harmonie, à nous autres ultra-modernes, on finira par reconnaître les mêmes lois que dans l'harmonie des Anciens, seulement étendues selon nos besoins, comprises d'une façon plus générale ». J'aime mieux cela que de prétendre faire table rase de toute l'histoire de son art, pour se hisser soi-même sur le plateau.

Une surprise encore, l'apparition de l'excellent pianiste Ossip Gabrilowitch comme chef-d'orchestre, élégant, nerveux ; son programme, pour être de musique russe, ne contenait que des œuvres trop peu caractéristiques, et nous nous attendons à mieux par la suite.

Le concert d'orchestre donné à **Dresde** par M. Jaques-Dalcroze a été pour beaucoup une révélation ; et ses élèves pourraient être les premiers à regretter qu'il ait presque sacrifié la composition à son œuvre pédagogique, s'ils ne trouvaient pas, en leur maître, l'éducateur pythagoricien et l'ami que nous montre sa dernière conférence du Ständehaus. — La première, la création du *Rosenkavalier* menace de ne pas se passer sans protestations ; on parle d'une grève des critiques musicaux : l'éditeur a refusé à ces messieurs de leur laisser prendre connaissance du texte de l'œuvre et l'intendance du théâtre refuserait aussi de les laisser assister à la répétition générale. Décidément, il se passe quelque chose. De quoi a-t-on peur ? D'un succès trop éclatant ?...

A **Karlsruhe**, comme à **Dusseldorf**, le « mystère » indou de M. Félix Gotthelf, *Mahadeva* a remporté un succès qui s'est manifesté par des applaudissements répétés à chaque acte, malgré la couleur et la manière un peu trop wagnériennes de cette musique. — L'exécution de la grande *Messe allemande* pour quatre voix solo, chœur doublé et mixte, chœur d'enfants, orchestre et orgue du critique berlinois Otto Taubmann, a provoqué un tel enthousiasme à **Nuremberg**, que l'actif capellmeister de la Société de chant classique M. Hans Dorner, en projette une prochaine répétition.

M. Arthur Nikisch, — le premier chef d'orchestre allemand, croyons-nous, appelé à l'honneur de diriger à l'Opéra de Paris : ce sera l'*Anneau du Nibelung* entier ce printemps, — donnait récemment à **Berlin** deux œuvres nouvelles : *Pour un drame* de Friedrich Gernsheim, dont l'action musicale : « lutte, amour, victoire », est menée avec autant de clarté que de passion et de force ; et la *Symphonie en ut mineur*, op. 85, de Hugo Kaun, d'une fantaisie un peu morne, d'une certaine lourdeur nord-allemande, mais d'un sentiment profond, d'une originalité honnête, qui n'exclut aucune recherche harmonique et instrumentale.

Deux autres nouveautés à signaler encore : la *Descente du Christ aux enfers* de M. Karl Bleyle sur le poème du Goethe de seize ans, et les *Nonnes* de M. Max Reger sur les piétres vers de Martin Bœlitz, exécutées à **Munich** par la « Chorale des Instituteurs » sous la direction de M. Fritz Cortolezzi, chef d'orchestre à l'Opéra. M. Karl Bleyle n'a guère cherché dans son texte que les effets extérieurs, mais il les a réalisés avec une certaine simplicité juvénile, et parfois aussi une vulgarité, qui a assuré le succès.

L'émotion particulière, la ferveur mystique des prières de Nonnes et du miracle qui leur répond, était au contraire bien faite pour rencontrer le musicien reli-

gieux, convaincu et ému, que sait être M. Max Reger : il l'est ici plus que jamais, et la nouvelle partition (chœur et orchestre), malgré l'intensité de certains cris et l'éclat formidable, peut-être excessif, (mais il faudrait entendre l'interprétation de l'auteur), de certains passages, ne tardera pas à être une des œuvres les plus admirées du génial compositeur.

MARCEL MONTANDON.

BELGIQUE

(Suite)

En province, à **Bruges** et à **Gand**, deux concerts à programme plutôt classique, avec le concours de M^{lle} Tilia Hill ; enfin à **Anvers** de magnifiques auditions facilement organisées grâce aux capitaux de la colonie allemande toujours généreusement accordés à la musique. Exécution superbe à la Société de musique sacrée du *Josué* de Hændel, puis aux Nouveaux-Concerts, d'œuvres de Beethoven et de Wagner, avec le concours de M^{me} Litvinne et de M. Van Dyck. Celui-ci a fondé à Anvers, une société chorale « *Arti vocali* » composée d'éléments choisis, et qui prêterait son concours aux grandes sociétés musicales de la ville. Au théâtre d'Anvers, reprise de la *Princesse d'Auberge* de Jan Blockx, dont on a fêté intimement, puis officiellement au Palais des Académies de Bruxelles, les vingt-cinq ans de professorat au Conservatoire d'Anvers dont il est aussi le directeur. — Dans d'autres petites villes, manifestations musicales diverses, mais modestes, inutiles à faire connaître en dehors de leur sphère immédiate, tout en appréciant l'effort qui les provoque et les renouvelle.

* * *

Nous terminons l'année sur quelques belles ou intéressantes impressions, parmi celles-ci l'audition d'une symphonie de Bruckner et d'œuvres du compositeur français Paul Dupin.

D'Anton Bruckner on ne connaît à Bruxelles que la Neuvième (sans le *Te Deum*) présentée naguère aux Concerts Ysaye par Eugène Ysaye lui-même. On l'accueillit avec réserve, et ce n'est pas la VII^{me} symphonie, entendue sous la direction d'Otto Lohse, de Cologne, qui aura gagné au maître autrichien de nouveaux partisans. A vrai dire, l'œuvre présente bien des défauts, et, en quantité, ceux inhérents à la personnalité artistique de Bruckner : longueur des développements, manque de suite et de logique, maladroits passages de thèmes d'un groupe d'instruments à l'autre, etc. Tout cela fait grand tort à une noble et sincère inspiration, à la grandeur parfois héroïque de certains passages (tels, le début et les mesures finales de la symphonie, et surtout l'*adagio* écrit sous l'impression de la mort de R. Wagner). Le chef d'orchestre Otto Lohse n'a pas su, semble-t-il, avec son extrême souci des moindres détails, atténuer les défauts, ni mettre en lumière et en valeur, les grandes lignes. La direction de Mottl, Nikisch ou F. Lœwe en aurait bien tiré un autre parti ! Otto Lohse est surtout un admirable « Theaterkapellmeister ». Les pages wagnériennes que comportaient le programme furent superbement interprétées. (Heinr. Hensel, ténor de Wiesbaden, y prêtait son concours.)

Les compositions de Paul Dupin furent comme une révélation, à la première séance organisée par la Section belge de la S. I. M. La *Vie musicale*¹ a déjà présenté à ses lecteurs, sous la signature de M. Romain Rolland, cette intéressante personnalité de la musique actuelle. Nous nous bornerons donc à donner ici, nos

¹ Numéros des 1er et 15 mars 1909.

propres impressions. Les œuvres présentées se caractérisent toutes par une grande sincérité, une spontanéité irrésistible, comme si l'âme tout entière s'abandonnait dans cette musique touchante, humaine et — directe — pourrait-on dire. Une grande mélancolie plane sur tout cela, explicable par la vie douloureuse et pénible de l'artiste, et un peu par hérédité sans doute. (Le père était *breton*, mystique et rêveur.) N'ayant reçu qu'une éducation musicale défectueuse, Paul Dupin n'a pas à sa disposition une technique impeccable, ni très compliquée, mais au moins son écriture est toute *personnelle* — comme son inspiration. Il n'est d'aucune école ; il n'est que *lui* ; c'est assez rare aujourd'hui pour être apprécié. Sans doute, pourrait-on exiger plus d'ordre, de logique, de souplesse, d'unité dans la forme, demander que plus de science double et appuie sa merveilleuse intuition.

Tout ce qui est écrit dans le style *populaire* nous semble surtout bien venu. Cela a l'émotion communicative, le charme simple des choses primitives. Parmi les mélodies écrites dans cette forme, nous retenons *L'Homme de la Terre* et les *Quatre Veillées*. Dans un autre genre, il faut signaler de jolies pièces pour piano, dont beaucoup s'inspirent du *Jean-Christophe* de R. Rolland ; des mélodies « autobiographiques », des quatuors où chaque instrument est toujours une voix également expressive. La *Légende du pauvre Homme* est vraiment touchante ; un *Nocturne*, d'effet délicieux et très nouveau.

Bref, une rare sensibilité pénètre ces toutes choses et captive aussitôt l'auditeur impartial qui peut pardonner — en faveur de raisons majeures — la science incomplète de cet artiste inspiré et intuitif.

MAY DE RÜDDER.

ITALIE

Nihil novi... telle est la nouvelle, en style télégraphique, qui suffirait en somme au début de cette année. Rien, en effet, de nouveau ; pas la moindre animation dans notre monde musical. **Rome** n'a pas même de représentations convenables en cette saison et il faut s'y contenter, en fait de théâtre, du binôme vraiment trop rabâché : *Cavalleria-Pagliacci*, dans une espèce de music-hall que tout son clinquant n'empêche pas d'être de deuxième ordre. Heureusement qu'il y a les séances symphoniques de l'Augusteum où les concerts du dimanche continuent à exercer une attraction considérable. Les plus grands succès y furent, dernièrement, pour Eugène Ysaÿe qui a dû multiplier les auditions annoncées et qui a vraiment empoigné l'immense public accouru pour l'entendre. On attend maintenant à l'Augusteum le concert de Don Lorenzo Perosi, l'illustre directeur de la Chapelle Sixtine dont le programme porte la première partie du *Moïse*, une cantate *Dies iste*, et une *Suite d'orchestre* consacrée à Messine, tableau magnifique des consolations que la Foi apporte à la douleur et à la désolation.

Dans les autres grandes villes italiennes, l'ouverture de la saison lyrique s'est faite avec quelque retard, mais bien : à **Milan** avec *Siegfried* (dont M. Borgatti fut l'interprète absolument supérieur) ; à **Naples** avec la *Walkyrie* que M. Gui dirigea en chef d'orchestre toujours plus remarquable, en dépit de son jeune âge.

Partout d'abondants concerts de musique de chambre, parmi lesquels il faut compter, à Rome, la soirée d'ouverture du nouveau club féminin, *Lyceum*, qui réunit les femmes les plus en vue du monde artistique et scientifique romain. Cette séance musicale, organisée par les soins de M^{me} Teresina Tua, fut goûtée par un auditoire d'élite tout à fait exceptionnel. A la deuxième séance, on entendra la *Libera Estetica*, c'est-à-dire M^{me} Ida Isori et M. Paolo Litta, actuellement établis à Florence et dont la « réclame » paraît bien un peu exagérée.

Le succès de la *Fanciulla del West*, à New-York, a eu chez nous, comme de juste, un sympathique retentissement, et Lucques prépare au maître Puccini, pour son retour, un accueil triomphal. Quant à Mascagni qui devait également présenter son œuvre nouvelle, *Isabeau*, au public américain, il renonce à s'embarquer et à livrer son œuvre pour le moment. Il est probable que ce sera le Teatri Regio de Turin qui en aura la primeur à l'occasion de l'Exposition prochaine.

Nos Instituts supérieurs d'enseignement musical continuent à faire parler d'eux, et dans un sens plutôt défavorable. Mais il n'y a guère de remède au mal que l'on déplore, tant que le Ministère de l'Instruction publique ne s'occupera pas plus sérieusement des questions d'art. Peut-être une vraie décentralisation serait-elle encore le meilleur remède aux inconvénients que tout le monde déplore.

On signale enfin, de Milan, une véritable révolution chorégraphique. Avec certain *Excelsior* qui fit le tour du monde, M. Manzotti avait poussé jusqu'à l'extrême limite du possible le vieux genre du *ballo* ; *Amor*, qui n'eut aucun succès, avait des proportions de mastodonte..., il fallut en revenir. Et voici qu'après une série d'années qui n'avaient rien offert de remarquable, la Scala vient de monter un ballet russe, *Cléopâtre*, sorte d'action mimée, dans un seul décor, élégamment mise en scène, mais sans aucune des surprises habituelles de déploiement de masses et avec une musique très fine, choisie parmi les meilleures pages de la musique russe moderne, dans ce genre. La protagoniste en fut M^{lle} Rubinstein, — qui sera l'interprète du *San Sebastiano* de G. d'Annunzio. Elle obtient des effets admirables par la simplicité, la vérité et la force expressive de son jeu. Il faut souhaiter qu'une telle réforme réussisse à s'imposer, pour la dignité d'un art qui avait beaucoup périclité depuis l'époque où, chez les Grecs, il en était un réellement.

IPPOLITO VALETTA.



La musique en Suisse

Suisse romande.

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

VAUD Après la période calme, — musicalement parlant, — qui consacre le passage d'une année à l'autre, la vie musicale lausannoise a repris son mouvement habituel. Elle a même pris un mouvement très intense : deux concerts symphoniques par semaine. Il est vrai que les concerts d'abonnement se divisent en deux séries A et B, mais comme les programmes, les solistes surtout, changent, quel musicien se contenterait de la demi-mesure ? Que vont devenir les concerts d'artistes en tournée ? sans oublier les innombrables concerts de bienfaisance, préludes obligés à tout bal qui se respecte, les concerts d'artistes et de professeurs lausannois et ceux des élèves qui tiennent à faire constater les progrès réalisés depuis l'année précédente (quand bien même le public n'y croit pas). A voir l'affluence qui se pressait au dernier concert populaire de musique de chambre, ces derniers, en tous cas, seront des moins délaissés.